

ARGUS

JOURNAL ELECTORIQUE



La Liberté de la Presse est le Paladium de tous nos Droits Civils, Politiques et Religieux; que cette vérité nous soit toujours présente; qu'elle soit gravée dans le cœur de nos enfans..... Junius

VOL. II.]

MONTREAL, 11 MARS, 1828.

[No. 13.

CHANSON.

Sur les cassations de Milice.

Air: { Séparons nous, séparons nous, ou
Lison dormait dans un bocage.

Dalhousie lisant la Gazette
Y vit chose qui lui déplut,
Aussitôt par terre il la jette
Il se démène tant et plus;
Je punirai cette insolence
S'écrie-t'il en frappant du pied,
Je casserai, je chasserai,
J'en jure sur ma conscience
Je casserai, je chasserai
De milice tout officier.

Ensuite à grand cris il appelle
Ses chers et discrets confidants,
Tuc! la pensée officielle
Se manifeste avant le temps,
En accord les cris, les courbettes,
Font entendre échos répétés,
Ils faut casser, ils faut casser
S'il le faut avec nos baguettes
Ils faut casser, ils faut casser
Tous ces impudens officiers.

Dalhousie apprête sa foudre
Fisher tient prêts ses pots à feu,
Voilà de quoi réduire en poudre
Les Canadiens ces vilains gueux.
Dalhousie se gonfle d'ivresse
Il se tient pour le coup vainqueur
Ah! quelle erreur, ah! quelle erreur
Ecossois, grosse est la finesse
Ah! quelle erreur, ah! quelle erreur
Elle te fera mal au cœur.

Vous qu'un véritable courage
De la PATRIE fit mériter,
D'un Gouverneur la sottise raga
Croit follement vous dégrader.
Il vous fera seulement dire
Puisqu'il le faut, séparons nous,
Séparons nous, séparons nous
Allons chacun chez-nous en rire
Séparons nous, séparons nous
De Dalhousie et son courroux.

POUR L'ARGUS.

Mr. l'Editeur,

Par un effet du plus grand hazard il m'est tombé l'autre jour sous la main une gazette publiée dans le district de St. François, sous le titre de *British Colonist*, dans laquelle se trouve une pièce de vers ou chanson, qui est un des plus grands chefs-d'œuvre qui ait jamais paru sur les bords du St. Laurent. Cette espèce d'ode ou d'épître, [car je ne sais trop quel nom lui donner] est adressée, je crois, à l'éditeur de l'Argus, et je ne doute pas que nos anciens poètes, tels que Voltaire, Boileau, Colardeau, Rousseau, Corneille, Racine et même Piron se disputeraient, s'ils vivaient, l'honneur d'être auteurs d'une pareille production. Je me suis trouvé si enthousiasmé de ce poème épique, que j'ai résolu d'en connaître l'auteur, et j'ai fait immédiatement des perquisitions pour y réussir. Eh bien, Mr. l'éditeur, le croiriez-vous, ce n'est qu'après des peines infinies que je suis parvenu à découvrir ce qui faisait l'objet de mes recherches, tant il est vrai que "le mérite se cache toujours, il faut l'aller trouver."— Qui croirait enfin que la fameuse cité des

Trois-rivières possède dans son sein patriotique des génies assez distingués, pour enfanter une pareille production!

La manière dont cette fameuse pièce a vu le jour, mérite certainement d'être rapportée, et je me fais un devoir d'en instruire le public. Voici les renseignements très exacts, que je me suis procurés à ce sujet.

"Vers la fin du mois dernier, le Secrétaire de l'Aréopage Trifluvien, adressa aux membres des plus distingués de cette institution, une circulaire conçue en ces termes:

"Monsieur, la manière indigne et infâme, avec laquelle nous avons été hués, maltraités, méprisés, vilipendés, calomniés, &c. par l'Argus, mérite certainement une réplique, et comme moi-même, génie ne peut suffire, je vous prie de vous trouver au lieu des séances ordinaires, Mardi à 7 heures du soir, pour y travailler conjointement avec vos confrères: elle sera composée en vers français.

"J'ai l'honneur d'être, &c.

Jimmy Jumps, Sec.

A l'heure indiquée la salle se trouva remplie de tout ce qu'il y avait de plus instruit et de plus érudit dans toute la cité et ses environs. Le président, Mr. De Courtonnerre, ouvrit la séance par un discours capable de faire prendre le mors aux dents au Pégase le plus rétif; et il termina en disant qu'il était de la plus grande nécessité de faire taire ce s... Argus, et que le meilleur moyen serait de composer quelque chose en vers qui surpasserait tout ce qui avait déjà été publié; que tant qu'à lui il s'en excusait, disant qu'il n'avait jamais écrit dans les papiers publics; qu'il n'avait jamais fait que quatre vers dans sa vie, encore était-ce en l'honneur du dieu du vin! Mais, ajouta-t-il, en montrant son confrère Mr. An-vize, voilà la personne qu'il vous faut pour vous faire des couplets. Volontiers, reprit celui-ci, laissez-moi un peu y penser. En attendant, reprit Mr. Jimmy, je vais composer le préambule, avec l'assistance de Mr. Home-Cheese... Le voici:

FOR THE COLONIST.

MR. EDITOR,

As I consider myself some kind of a songster, I undertook the other night to bring forth a few lines to the tune of Yankey Doodle, one of my favourites. And as I believe that nobody as yet attempted French words to my favourite tune, I beg you will hoist them up* in some corner of your paper, pro bono publico. But not being a great poet, and quite unfit for a vast subject, I have expressed all the force of my talents on the lowest subject I could possibly find.

Eh bien! voici mes deux couplets, dit, en se frottant le nez, Mr. An-vize, mais l'air est un peu difficile à mener.

Air—Yankey Doodle.

Le petit homme est donc parti,
Pour plaider une cause;
Il gagnera, tant mieux pour lui,
Car aucun ne s'y oppose.

* Hoist them up.—Vrai style de matelot!!!

Un client trop mal avisé
Beaucoup d'argent lui donne,
Alors son œil presque fermé,
Il dit la cause est bonne.

Quant à moi dit Mr. De St. Hubert—Zé quelque fois compose des petites sansons, mais ze ne sais pas trop si ze réussirai, zé oublie un peu les règles de la poésie; cependant voici un couplet qui peut figurer avec ceux que vient de donner Mr. le conseiller.—Voilà ce que c'est que d'avoir dîné avec son excellence!

Deux fois de la hauteur d'un chou,
La tête ébouriffée,
Vous jurez que c'est un fou,
Ou bien une pouffée.

Mes-sieurs, Mes-sieurs, dit Mr. De Mauvaise-Eau, jûnr. vous vous rap-pel-lez que j'ai été longtems aux é-co-les; on m'a enseigné le fran-çais, l'an-glais, le la-tin, le grec, &c. &c. Vous sa-vez que je me pique de tout savoir, et je vais vous le prou-ver; je vais vous pro-duire un cou-plet qui vous é-ton-ne-ra, et je veux fai-re voir à l'É-di-teur de l'Ar-gus qu'il n'est pas le seul qui sa-che fai-re des chan-sons!

C'est un démocrate chéri;
Bon Dieu! je vous le nomme,
Mais ce n'est pas un grand esprit,
Car c'est un petit homme.

Ne pourrai-je pas aussi vous pousser un couplet, reprit le taciturne Chevalier De Violette-ville; je suis un de ceux qui ont été choisis pour porter l'adresse à Québec; j'ai dîné aussi avec le Comte, et cela donne de l'esprit. Voici donc ce que j'ai à dire:

Je vous dis avec vérité,
Il est de cette race,
Qui jadis a bien mesuré,
Une corde à la brasse.

Voici un couplet de ma façon, dit en s'avancant Mr. De Bellefleur, tous les vôtres ne signifient rien, si vous n'y ajoutez celui-ci. Voilà ce que c'est que d'avoir été au château, car je ne me serais jamais imaginé auparavant avoir assez d'esprit pour composer des vers, c'est une vraie métamorphose.

De l'Argus il est l'éditeur
Et j'admire son style,
Mais à Jean Talbeau le Docteur,
Ma foi! qu'il est utile.

Il ne manque plus qu'un couplet pour couronner l'œuvre, reprit Mr. Jimmy; vous savez que je me suis déjà illustré par mes écrits, et voici qui va encore plus vous surprendre; quatre vers français, dignes de figurer dans les ouvrages de Piron.

En finissant je lui fais part
D'un avis salutaire,
S'il aime un visage sans fard,
Qu'il baise mon derrière.

Bravo, bravo, s'écria l'assemblée, avec enthousiasme, ce couplet vaut le Chapitre des Cordeliers, et surpasse de beaucoup l'ode à Priape de Piron. Quelles belles pensées, c'est vraiment du sublime!

Il se trouvait encore dans cette auguste assemblée plusieurs poètes distingués